

## Préface

Aux beaux jours de mai 1968, ceux qui avaient l'audace de prendre la parole se faisaient souvent interrompre en ces termes : «Dis d'abord qui tu es et d'où tu parles.» Cette apostrophe exprime parfaitement le rôle dévolu à une préface chargée de dire en peu de mots, pour ceux qui ne le connaîtraient pas encore, qui est Bruno Latour.

Donc : Latour Bruno, 48 ans, marié, deux enfants. Reçu premier à l'agrégation de philosophie en 1972. Service militaire en Côte-d'Ivoire, où il fait ses premières armes d'anthropologue en se frottant au délicat problème post-colonial que l'on est convenu d'appeler «l'ivoirisation des cadres». De retour d'Afrique, il choisit le monde scientifique pour terrain de recherche. Jusque-là, les études consacrées au travail scientifique se répartissent entre la philosophie des sciences et la sociologie des institutions scientifiques, de leurs formes d'organisation, de leurs normes de fonctionnement. Mais ces études ne s'attaquent pas de front au contenu de l'activité scientifique, qui reste, si l'on peut dire, au-dessus de tout soupçon. La science n'est-elle pas censée nous révéler la vérité sur nous-mêmes et sur le monde qui nous entoure ? Que dire de ce contenu quasi sacré ? On n'explique pas le vrai.

Considérant au contraire la science comme une activité séculière, inséparable de son contexte, et les faits scientifiques comme des produits sociaux, Bruno Latour sera en France le promoteur d'une démarche qui, plutôt qu'à la science faite, choisit de s'intéresser sous l'angle anthropologique à la science en train de se faire pour mieux en comprendre les mécanismes et les liens avec la société. De nombreuses questions classiques de la philosophie des sciences seront ainsi «revisitées» à la lumière de l'analyse empirique, à partir d'études menées sur les deux types de «terrains» qu'il privilégie : les laboratoires et les controverses scientifiques.

En 1975, il part ainsi, en ethnologue, s'immerger dans un laboratoire américain pour observer les mœurs d'une tribu de scientifiques du genre des *Neuro-endocrinologae*, variété californienne. Deux ans plus tard, à l'issue de son séjour, le directeur de ce laboratoire, Roger Guillemin, reçoit le prix Nobel de médecine. Même s'il ne s'agit, comme le déclare modestement Bruno Latour, que d'une coïncidence, cette heureuse circonstance n'a probablement pas nui au succès de l'ouvrage qu'il publie avec Steve Woolgar à la suite de cette expérience. Intitulé *La vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*, cet ouvrage assure la notoriété de Bruno Latour. Il est à noter que le sous-titre de l'édition originale, publiée en anglais en 1979, est encore plus explicite, puisqu'il évoque « *the social construction of scientific facts* ».

Revenu en France, il poursuit sa carrière dans le cadre, très inhabituel pour un philosophe, des grandes écoles d'ingénieurs. Il intègre d'abord le Conservatoire national des arts et métiers (CNAM), où il met en place et anime le Centre « Science, technologie et société », ce qui indique assez la nature de ses préoccupations. En 1982, il passe du CNAM au Centre de sociologie de l'innovation, le fameux CSI, qui a été créé en 1967 au sein de l'École des mines de Paris. Il s'y trouve suffisamment bien pour y rester jusqu'à présent, professeur et responsable, depuis 1987, du doctorat « Socio-économie de l'innovation ».

Les premiers travaux du CSI, au début des années 1970, portaient sur l'analyse des politiques des entreprises de pointe. En rupture avec les travaux antérieurs des économistes comme avec ceux des sociologues, ils considèrent l'entreprise comme un acteur à part entière, créant son propre environnement, et en particulier son marché, autant qu'il le subit. L'entreprise façonne aussi bien la demande que l'offre, et ses enjeux stratégiques se cristallisent autour de la conception de nouveaux produits et de leur commercialisation, ce qui place le thème de l'innovation au centre des recherches du CSI.

Cette approche de l'entreprise préfigure celle que Bruno Latour va appliquer à la recherche scientifique, dont il montrera qu'elle aussi manipule son marché et crée sa demande. D'autres chercheurs du CSI appliqueront d'ailleurs une démarche comparable à l'art. «Comme l'efficacité des entreprises, comme la vérité scientifique, la beauté échappait jusque-là aux sciences humaines», proclame ainsi un petit opuscule de présentation du CSI sobrement intitulé *Comprendre la création scientifique, technique et culturelle*. Vaste ambition...

Le CSI, actuellement dirigé par Michel Callon, lui-même ingénieur des Mines, économiste et sociologue des sciences et techniques, compte un peu moins de 30 chercheurs, thésards compris. Ses activités de recherche s'organisent autour de trois axes principaux : l'anthropologie des sciences, des techniques et des biens culturels ; les politiques publiques de la recherche et de l'innovation ; l'innovation et la dynamique des «réseaux technico-économiques» dans lesquels elle prend forme.

La trajectoire personnelle de Bruno Latour au sein du Centre est ponctuée par la publication de nombreux ouvrages, parmi lesquels :

– *Les microbes : guerre et paix* (Paris, A.M. Métailé, 1984), une analyse sociologique serrée de l'épopée pastoriennne et du processus consécutif de «pasteurisation de la France», thèmes récemment développés dans *Pasteur, une science, un style, un siècle* (Paris, Perrin / Institut Pasteur, 1995) ;

– *La Science en action* (Paris, La Découverte, 1987), livre central qui fait le point des réflexions de l'auteur sur l'activité scientifique dans ses rapports à son environnement, ainsi que sur la sociologie des sciences et des techniques, ou plus exactement sur la place qu'elle devrait occuper selon lui dans la sociologie générale ;

– *Nous n'avons jamais été modernes* (Paris, La Découverte, 1991), un «essai d'anthropologie symétrique» qui dépasse le domaine de la science et constitue l'une des meilleures critiques des théories de la modernité et de la post-modernité ;

– *Aramis, ou l’amour des techniques* (Paris, La Découverte, 1992), ouvrage qui analyse les processus d’innovation technologique à travers une chronique très vivante de la naissance, de la vie et de la mort d’un mirifique projet de métro automatique ;

– *La clef de Berlin et autres leçons d’un amateur de sciences* (Paris, La Découverte, 1993), un recueil d’articles sur les sciences et les techniques dont la lecture est une excellente manière d’aborder l’œuvre de Bruno Latour.

Ceci sans parler des multiples articles et des divers ouvrages auxquels il collabore, en compagnie de Michel Callon, de Michel Serres, de Pierre Lemonnier et d’autres.

Prolifiques, iconoclastes, un tantinet provocateurs à l’occasion, Bruno Latour et ses amis n’ont évidemment pas que des amis. Ils dérangent en effet pas mal de monde, tant du côté des sciences humaines, où leur sociologie des sciences et des techniques est suspectée d’un impérialisme d’autant plus dangereux qu’il repose sur une compétence technique indiscutée, que du côté des sciences de la nature, où on leur reproche de pousser le bouchon un peu loin dans la banalisation de l’activité scientifique et de ses produits, d’accorder plus de poids aux stratégies sociales des chercheurs et à leurs rapports de force qu’à la qualité propre de leur production, ou encore de nier toute autonomie à la création scientifique et au progrès des connaissances.

Sans doute n’est-il pas inutile de préciser pour terminer que notre institut n’est pas inconnu de Bruno Latour, qui a déjà réalisé plusieurs études pour l’INRA, lequel a de son côté recruté trois anciens thésards du CSI : cela crée des liens. Bruno Latour a également accepté en 1993 de participer à l’évaluation collective d’un laboratoire du département Systèmes agraires et développement (SAD), et il a récemment visité le domaine INRA de Mirecourt, dans les Vosges, dans le but de compléter un tableau de chasse auquel manquait une ferme expérimentale. Enfin, je ne trahirai ici aucun secret en disant que ses idées et celles

de ses comparses sont une source importante d'inspiration pour plusieurs dirigeants de l'INRA, et non des moindres.

*Étienne Landais*  
*Directeur de recherche INRA*